

Il y a une cinquantaine d'années, le philosophe Bertrand Russell s'étonnait de ce que les animaux, « *apparemment, se conduisent toujours de manière à prouver la justesse de la philosophie de l'homme qui les observe* ». Au XVIII^e siècle, explique-t-il, « *les animaux étaient féroces, mais sous l'influence de Rousseau, ils commencèrent à illustrer le culte du Noble Sauvage (...). Pendant tout le règne de la Reine Victoria, les singes furent de vertueux monogames, mais durant les années 20, leurs mœurs se détériorèrent d'une manière désastreuse* »¹. L'histoire récente de l'éthologie ou de la primatologie semblerait donner raison à Russell. On remarquera, par exemple, que depuis les années 30 jusqu'à la fin des années 70, les babouins mâles ont assez fidèlement illustré une société rigidement hiérarchisée autour d'un mâle autoritaire et jaloux, dont les conduites assez peu diversifiées semblaient déterminées par des règles aussi simples qu'inflexibles. Ils sont devenus aujourd'hui de véritables sociologues à fourrure², soucieux de leurs liens d'amitié avec les femelles. Quant à ces dernières, suivies d'ailleurs peu après par d'autres femelles de très nombreuses espèces, elles semblent avoir saisi les opportunités offertes par l'essor des théories féministes et ont délaissé les rôles de compagne docile ou de mère courage pour prendre une place de plus en plus importante dans la construction de leur société et dans la gestion des relations.

L'explication qui s'impose le plus souvent suit fidèlement les schèmes traditionnels de notre anthropologie : les animaux n'ont pas d'histoire, ils participent à une nature immuable dont les règles de modifications ne peuvent être que lentes et déterministes. Seuls les humains se transforment et font entrer les choses dans l'histoire, dans leurs histoires. Ainsi, le pionnier de la primatologie Solly Zuckerman, avait-il traduit les changements observés chez les babouins en les subordonnant à l'arrivée de nombreuses femmes sur le terrain : « le tempérament et le sexe des chercheurs de terrain, avait-t-il déclaré lors d'un congrès, semble constituer un filtre important dans le relevé du nombre des comportements agonistiques chez les primates »³. En d'autres termes, les animaux étaient entrés dans l'histoire des femmes, femmes qui, parce qu'elles étaient femmes, auraient tendance à minimiser la compétition et les conflits pour privilégier les relations d'affiliation et d'alliance. C'est à cette même explication que l'on soumettait le fait que la hiérarchie, qui avait caractérisé l'organisation de toutes les troupes de babouins étudiées jusqu'alors, semblait, dans les descriptions des femmes, obstinément s'invisibiliser.

Tout ceci n'est pas sans rappeler ce vieux débat qui avait opposé le naturaliste — et anarchiste — russe Pierre Alexandre Kropotkine à Darwin, lorsque le premier

¹ B. Russell (1961) *Histoire de mes idées philosophiques*. Trad. Auclair, Paris : Gallimard, pp. 160 et 161.

² Comme les a nommés Bruno Latour commentant le travail de Shirley Strum.

³ Rowell, Thelma "Variability in the Social organization of Primates" in *Primate Ethology*, edited by Desmond Morris, 219-235. London: Weidenfield&Nicolson, 1967, p. 222.

réfutait l'importance de la compétition dans l'oeuvre de la sélection naturelle et décrivait une nature essentiellement régie par la solidarité. Oui, on l'a longtemps pensé, Kropotkine n'a fait que projeter dans la nature ses idées politiques. On notera en passant que Marx ne s'est pas privé d'adresser le même reproche à Darwin, en le suspectant de retrouver chez les animaux sa propre société anglaise, sa concurrence et sa malthusienne 'lutte pour la vie'⁴. Or, on admet aujourd'hui que les terrains dans lesquels chacun de ces naturalistes ont œuvré leur donnaient raison: du côté de Kropotkine, c'est la dépopulation, et non la surpopulation qui est, à cette époque, le trait distinctif de l'Asie septentrionale, et donc la croissance démographique, au sein d'une même espèce, n'atteint que très rarement les seuils critiques qui engagent les animaux à se faire concurrence⁵. En revanche, les animaux étudiés par Darwin vivent dans des îles, là où, justement, le problème de la surpopulation se pose avec une acuité particulière.

Retour aux babouins, comment peut-on, sans construire l'interprétation dans le dos des animaux ou dans celui des chercheurs, rendre compte de la manière dont les premiers ont activement participé au savoir que les seconds ont produit à leur sujet ? Comment, en d'autres termes pratiquer la politesse du « faire connaissance » tant à l'égard des uns que des autres ? Les recherches de ces dernières années l'ont montré, les babouins cultivent des styles de socialité qui peuvent considérablement différer d'une troupe à l'autre. Parfois un événement mineur peut entraîner une modification radicale de ce style. Ainsi, il y a une vingtaine d'années au Kenya, Robert Sapolsky a observé un changement radical des comportements d'une troupe de babouins, lorsque les mâles les plus despotiques et les plus belliqueux du groupe ont été conduits à une mort fatale et en ont protégé les autres membres de la troupe en se réservant réservé l'accès à une décharge de viande contaminée par la tuberculose. Après la mort de ces mâles « dominants », le toilettage a remplacé les conflits et les relations amicales ont rendu beaucoup plus flexible une hiérarchie jusque là rigide. Le nouveau style s'est maintenu bien des années après l'incident⁶.

Peut-on alors imaginer que le changement de style entre les observations faites par les hommes et par les femmes, dans le tournant de la fin des années soixante, s'enracinerait, lui aussi, dans une série d'événements dont la reconnaissance rendrait aux babouins la responsabilité de la construction de leur histoire ? Certes, on est bien obligé d'envisager le « style » de l'*observateur*, dans cette affaire, la statistique est trop régulière. Mais le style de l'observateur, quand on s'attache à ce qui tisse la réalité du terrain, peut prendre une forme bien plus concrète et bien plus intéressante que celle de la subjectivité envahissante des humains. Ce style peut par exemple se traduire, comme le propose la primatologue Thelma Rowell, en termes de différences de durée des séjours sur le terrain, différences qui se calquent plus ou moins fidèlement sur l'appartenance à un ou l'autre genre : la majorité des femmes, à partir

⁴Lettre de juin 1862 (1973)*Lettres sur les sciences de la nature*, Paris : Editions Sociales

⁵ Daniel P. Todes (1988) « Darwin's Malthusian Metaphor and Russian evolutionnary thought, 1859-1917 » *Isis*, **78** : 537-551.

⁶ Social Cultures among Nonhuman Primates. *Current Anthropology*, volume 47 (2006), pages 641–656).

de cette époque, reste des années avec leurs animaux. Rester des années change beaucoup de choses, d'abord parce que cela permet de reconnaître les individus et de ne pas s'attacher de manière privilégiée aux plus voyants, c'est-à-dire à ceux qui s'activent dans les conflits. Le fait de rester longtemps permet en outre à Shirley Strum d'aboutir à ce constat : la dominance ne paie pas à long terme ; la hiérarchie est un mythe. Voilà pour un premier prétendu « filtre ». Mais cela ne s'arrête pas là. Le style des chercheurs affecte le style des babouins de manière plus concrète encore. Les séjours de très longue durée, dans nombre de cas, s'articulent à la pratique de l'habituation. Selon Rowell, dans les recherches de courte durée, il arrivait que pour s'approcher des animaux, les chercheurs leur offrent de la nourriture, ce qui soulevait les conflits et renforçait l'évidence du modèle de hiérarchie⁷. Certes, on pourrait toujours tenter de renvoyer à la subjectivité des chercheurs en cherchant dans les schèmes affectivo-cognitifs des femmes les raisons de rester plus longtemps sur le terrain. Mais à nouveau, une réponse simple et concrète qui s'intéresse au contexte de toute cette histoire devrait nous défaire de cette subjectivité trop psychologique: les femmes sont restées longtemps parce que les conditions sociales et historiques ne leur laissaient pas le choix. Elles n'avaient, dans les années soixante, que bien peu de chances de trouver un poste dans une université. Elles restaient donc sur le terrain, avec leurs babouins devenus si intéressants.

⁷ Rowell, Thelma. "A Few Peculiar Primates" In *Primate Encounters: Models of Science, Gender and Society*, edited by Shirley Strum and Linda Fedigan, 57-70. Chicago: University of Chicago Press, 2000.